

voulais qu'il parte avec moi, mais, quand le gendarme que nous avions bien graissé et a été chic toute la journée a dit : "Geller, ne faites pas de bêtises", il est retourné au camp. Pourquoi ? De peur de représailles sur la famille.

Il est impossible de décrire ce qui se passait dans les familles juives. Chaque jour, il y avait d'autres rumeurs.

Il fallait trouver du ravitaillement pour faire des colis - deux par semaine- Beaucoup de denrées commençaient à manquer, beaucoup étaient déjà rationnées. Il fallait déjà acheter au noir. Les colis pour lui comme pour les autres étaient très importants. Je portais également des colis de légumes frais à mon ami Alfred qui était passé au camp de Saint-Denis. Lui, me donnait des conserves qu'il recevait de la Croix-Rouge en tant qu'interné civil. Il a également envoyé plusieurs colis à Joël par la Croix-Rouge.

Entretiens, des lois contre les juifs sortent chaque jour. La police française vient dans les maisons, prendre les postes de radio, prendre les vélos; moi, j'avais caché le mien. Ils ont emporté ceux de mon père et frères.

Les juifs peuvent seulement voyager dans le dernier wagon du métro, interdiction de prendre le train, seulement avec autorisation spéciale, interdit aux juifs de changer de domicile, même interdit aux juifs de traverser un jardin ou parc publics. Interdit

de se reposer sur un banc public. Les téléphones privés sont coupés et les téléphones publics interdits. Des synagogues dans Paris sont dynamitées.

20 août 1941. En fin de matinée, tout le 11ème. arrondissement est encerclé par la police française. On arrête les juifs dans les maisons et dans les rues. Juste ce jour-

là, mon père avait rendez-vous chez un médecin dans ce quartier. Il est arrêté. Les autobus attendent pour conduire tous gens dans un nouveau camp à Drancy. Au moment

où mon père doit monter dans le bus, il se tord le pied. Le policier, devant la porte l'empêche de monter et lui fait comprendre de partir. Pourquoi ? Une chance. A partir de ce jour, mon père décide de vivre caché. Dans la zone de St. Ouen, mon père avait deux hangars et un grand bureau, qu'il a transformé en habitat. Tous les soirs, à tour de rôle, nous lui apportions à manger. Ma mère était à la maison et sortait très peu.

Marcel et moi continuions d'aller à l'école. Je faisais très souvent le chemin de l'école à la maison à pied; souvent un garçon qui, lui aussi suivait des cours et qui habitait aussi Saint-Ouen faisait la route avec moi. Il m'a proposé de venir un après-midi à une rencontre de jeunes qui avait lieu dans une mansarde, rue de l'Entrepôt à St. Ouen.

Je m'attendais à voir beaucoup de jeunes. Il était là avec un jeune homme plus âgé. J'ai très vite compris que c'étaient des résistants et des communistes. J'ai de suite

accepté leurs proposition. C'étaient les premiers "F.T.P.» Francs Tireurs et Partisans. On y pratiquait rigoureusement le système du "triangle", c'est-à-dire une cellule de trois, dont le plus âgé donnait les ordres. Au début, je n'ai connu que ces deux jeunes.

Souvent, à la suite d'une arrestation, l'un ou l'autre devait être remplacé.

Ma première mission a été de sortir avec ce jeune garçon (Je ne me souviens pas de son nom). Nous avons écrit sur les murs avec de la craie blanche ou rouge des slogans contre les allemands et d'effacer, si possible, toutes les horreurs écrites sur notre compte et sur les communistes.

Nous ne pouvions sortir le soir, le couvre-feu était de minuit à 6 heures du matin. Inutile de vous dire combien il était difficile pour moi de quitter la maison si tard et en plus de circuler dans les rues.